

LA PATRIE, 5 novembre 1855, pp. 1-2.

Au lever du rideau, les soldats d'un régiment de Sa Majesté le roi de Portugal forment des groupes animés et d'un effet assez pittoresque, avec des jeunes filles de Santarem. Ces vierges sont les lavandières de l'endroit, du moins MM. Dennery et Grangé n'hésitent pas à nous l'affirmer. On boit, on chante et on danse. Maître Pablo, hôtelier, je crois, va et vient montrant sa joyeuse figure; la gentille Thérèse, sa felle, se laisse embrasser sans trop de façons, tantôt par celui-ci, tantôt par celui-là. Margarida, la perle des lavandières, se mêle aux jeux de ses compagnes. C'est une douce orpheline aux cheveux flamands, qui a sur sa naissance les mêmes incertitudes que Figaro. Mais que lui importe? Elle aime le soldat Manoël, et elle en est tendrement aimée.

Le cœur trop épris de Manoël nuit à son avancement; et pourtant il a de l'ambition; mais déjà il s'est fait casser pour infraction à la discipline. Il est certain que pour l'amour doit conduire ce garçon-là à être fusillé.

Quand on a suffisamment bu, chanté et dansé; quand les lavandières ont terminé le chœur obligé de leur profession, avec accompagnement imitatif, soldats et fillettes s'éloignent et Pablo regardant, au fond du théâtre, s'écrie naïvement: « Mais j'aperçois deux voyageurs; tout me porte à croire qu'ils vont s'arrêter en ces lieux. »

La perspicacité de Pablo n'est pas mise en défaut; nous voyons bientôt entrer en scène le duc d'Aguilar et le baron Casilhas. Alors commence le poème le plus plat, le plus inconvenant, le plus gauche, le plus impossible qu'il soit donné à la critique indulgente d'imaginer. C'est une rude tâche que d'avoir à raconter ce poème aussi mal conçu que vulgairement écrit. On se demande comment M. Dennery, l'un des auteurs heureux du *Médecin des enfants*, et M. Grangé, l'auteur de tant de vaudeville et de drames fêtés, ont pu, en réunissant leurs efforts, enfanter une production détestable à ce point.

Le duc d'Aguilar est à la recherche d'une nourrice pour un enfant royal quelconque, et il en trouve une qui réunit toutes les conditions exigées, dans la jolie Mme Pablo. Il fait donc enlever Thérèse; le mari monte derrière la voiture, afin d'arriver à la cour de Portugal quand sa présence y paraîtra nécessaire aux auteurs. Je vous dis que c'est l'enfance de l'art, ce poème.

La mission dont le roi a chargé le baron de Casilhas est moins naïve, mais en revanche elle est plus malhonnête.

Sa majesté a trouvé un portrait. Où? perdu par qui? peint par qui? Je vous demande la permission de ne pas me souvenir de ces détails, perdus sans doute dans le chaos d'un dialogue presque toujours inintelligible. Le roi adore l'original du portrait sans le connaître, et le baron, nanti du précieux médaillon, se met à parcourir le royaume, espérant rencontrer *par hasard* la belle inconnue. Le hasard ne se fait pas attendre; Margarida paraît et tout est dit. Notez que le pourvoyeur des plaisirs de Sa Majesté portugaise est un gentilhomme, et qu'il se livre à son vilain métier pour rétablir sa fortune. Je lui préfère de beaucoup le lâche complaisant de Louis XV: Lebel était un laquais, lui, et il faisait son état de laquais.

Le baron enlève donc traîtreusement Margarida en abusant de sa crédulité à l'aide de je ne sais plus quelle fable. Le régiment quitte Santarem, et les jeunes filles, au désespoir, sanglotent, en agitant leurs mouchoirs. Ces mouchoirs, lessivés par les larmes, justifient, sans doute, suivant MM. Dennery et Grangé, le titre de leur ouvrage.

Le deuxième acte est une gaugueur. Les auteurs ont parié de faire accepter au public les scènes les plus inconvenantes et les plus fausses, et ils ont gagné; car, en passant, il faut convenir que si le public se montre parfois féroce pour des œuvres de mérite, il écoute avec la douceur d'un mouton étonné tes choses médiocres. Son sourire est dédaigneux, le haussement de ses épaules trahit de temps en temps son opinion, mais il ne se fâche pas. Il est juste, du reste, de remarquer que la surprise causée par l'excès du mauvais paralyse la colère.

Nous sommes dans le palais du roi de Portugal. Margarida; pleine de confiance; dort paisiblement, tandis que le chœur des dames de la cour berce son sommeil. Elle ignore encore, bien entendu, qu'elle est la nouvelle favorite. Le chœur, une fois terminé, Margarida s'éveille. Elle chante un grand air, puis le baron le présente au roi.

Ce monarque maussade et empêche jusque dans sa grossière passion. Auprès de lui, Charles VI en démente, Charles IX en ses accès de sanglante mélancolie et Louis XIII courbé sous l'ennui, paraîtraient de joyeux compères.

Margarida comprend enfin toute l'horreur de sa situation. Elle résiste noblement au roi. Croiriez-vous qu'alors le baron lui donne presque des leçons de honteuse complaisance? Une mère vendant sa fille, un marchand d'esclaves trafiquant de la chair humaine, seraient les dignes associés de ce gentilhomme portugais, dont le métier est flétri, on le sait, dans le langage si énergique et si coloré du peuple. Quand il s'agit de flétri ce qui est bas et méprisable, le peuple a le génie des expressions.

Plus tard, le baron se repentira et demandera pardon; mais il a été si loin sur la route de l'infamie qu'on ne lui tiendra pas même compte de son repentir.

Une première fois Margarida croit avoir échappé au danger; mais elle ne tarde pas à tomber dans un nouveau piège. Elle se trouve au milieu d'une fête donnée en son honneur. Les coupes pleines de vin circulent, la salle est éblouissante de lumières, bref, la perte de Margarida a été jurée et elle sera publique. Ceci se passe dans la coulisse, heureusement. Le roi, très entreprenant quand il n'est pas en scène, attaque donc gaillardement la vertu de Margarida: mais la vaillante fille prend un flambeau, met le feu aux draperies et se sauve. Le roi la poursuit et se trouve en présence de Manoël. « Le roi, c'est l'honneur et la clémence, s'écrie le soldat, donc, vous n'êtes pas le roi. » Ce mouvement, emprunté au *Don César de Bazan*, de MM. Dumanoir et Dennery, est toujours beau; mais dans une pièce comme les *Lavandières de Santarem*, on n'y prend pas garde. Manoël est condamné à mort, comme coupable de crime de lèse-majesté. N'oublions pas un coup de théâtre, d'autant plus important qu'on n'y et pas le moins du monde préparé: le duc d'Aguilar découvre que Margarida est sa fille. C'est hardi. Pourquoi a-t-il abandonné cette enfant? Pourquoi l'a-t-il laissée grandir à Santarem, dans la potasse et l'eau de Javellé? Voilà ce qu'on ne saura jamais. Peut-être les auteurs l'ont-ils dit; mais encore une fois chercher quelque raison, quelque logique dans ce fouilli, c'est vouloir chercher une épingle dans une meule de foin.

Pablo égaie médiocrement cet acte; un quiproquo lui fait croire un moment que sa femme est la maîtresse du roi. On l'apaise en le nommant capitaine des chiens de Sa Majesté, plaisanterie qui a tout le piquant de la nouveauté. Ce quiproquo donne lieu à des équivoques d'un goût douteux, sur lesquels il faut se hâter de passer l'éponge. Franchement, si le roi, le duc et le baron avaient conservé un reste de pudeur, ils n'auraient lavé leur linge sale en famille.

Le troisième acte s'ouvre par une scène inutile et d'une triviale inconvenance. Thérèse voyant un certain colonel triste et ne l'embrassant pas, suivant sa coutume, l'excite à boire pour le rendre audacieux. Oh!... elle parvient à ses fins; et quand cette effrontée a rendu le colonel ivre de désirs, elle s'enfuit ce n'est pas malheureux! Que serait-il donc arrivé si elle était restée? Dans quels lieux les scènes d'une aussi grossière agacerie se passent-elles?

Cependant le roi se montre clément; il fait grâce à Manoël, qui pourra épouser la fille du duc d'Aguilar; mais il déclare que cette grâce sera la dernière. Cette *ficelle* a toute la finesse d'un câble. On sait que Manoël a déserté, et qu'une seconde condamnation à mort va le frapper. En effet, nous avons la situation aussi vieille qu'inévitable avons la situation aussi vieille qu'inévitable en pareil cas, de l'amant qui marche au supplice entre deux pelotons de soldats, et qui fait de touchans adieux à sa bien-aimée. Mais ici se renouvelle, en sens contraire, le miracle de Mahomet. Le prophète, voyant que la montagne restait tranquillement accroupies sur ses talons de granit, marcha vers la montagne. Dans la pièce de MM. Dennery et Grangé, c'est la montagne, c'est à dire le régiment qui vient au devant de Manoël, et entre militairement jusque dans les appartemens du roi. Cette touchante attention amène un dénouement des plus simples et des plus imprévus. Ajoutons qu'il y a quelque chose de neuf dans ce régiment tout entier qui *rejoint le corps* d'un de ses hommes. On pourrait presque dire que c'est le régiment qui a quitté Manoël, et qui, par conséquent, est dans son tort. Manoël épouse Margarida, et le baron prompt de choisir un métier plus honnête que celui qu'il a exercé; quant au roi, je lui conseille de renoncer au rôle de vert-galant; il n'y entend rien.

Le rôle épisodique du colonel de seize ans, rôle de travesti, est ridiculement tracé, ridiculement jeté dans la pièce, ridiculement habillé, et ridiculement joué; ce n'est pas de la faute de l'actrice intelligente chargée de l'interpréter, c'est de la faute du rôle. Figurez-vous un colonel singes que qui commande des mouvemens de hanches à ses soldats avec sa canne, dont il se sert à la manière des tambours-majors, et qui chante à la tête de son régiment des cou- // 2 //plets [couplets] militaires, ni plus ni moins qu'une vivandière. Allons, vite un jupon à monsieur le colonel, qu'il file sa queunouille ou qu'il savonne sa collerette, qu'on en fasse l'épouse d'un tambour et qu'on n'en parle plus.

MM. Dennery et Grangé préparent, dit-on un drame important pour le théâtre impérial du Cirque, sous ce titre attrayant: le *Donjon de Vincennes*. Je serai très heureux, en cette occasion, de prendre ma revanche avec eux, si, comme je l'espère, ils la prennent vis-à-vis du public.

Il fallait un grand courage au musicien pour lutter contre le poème des *Lavandières de Santarem*. En général, je trouve qu'on fait trop bon marché du poème. Cela vient de ce que plus d'un succès musical a été retentissant et fructueux en dépit de l'absurdité du *libretto*. Mais cette fois M. Meyerbeer, lui-même si habile à vaincre les difficultés, n'aurait pas été de force à conjurer les étonnemens et l'ennui des spectateurs. Certes, l'œuvre marche sans encombre jusqu'à la fin, la voix magnifique de Mme Lauters est applaudie, le talent de M. Gevaert est apprécié. Seulement, l'enthousiasme que certains morceaux eussent excité est neutralisé par les impossibilités du drame; on juge équitablement le musicien, on écoute, on se tait, et c'est tout ce qu'on peut faire.

L'ouverture est traitée en pot-pourri c'est un procédé trop usité dont M. Gevaert aurait pu se passer. Cependant le début de cette ouverture m'a paru excellent; mais le mouvement qui la termine est entaché de quelque vulgarité.

Au premier acte, voici, à peu près dans leur ordre, les morceaux qui ont été plus ou moins remarqués:

En boléro à deux, chanté par Mmes Lauters et Bourgeois; cette dernière artiste n'est qu'un faible écho dans ce joli bolero, destiné à faire briller toute l'élasticité de la voix de Mme Lauters;

Les couplets militaires de Mlle Girard (colonel), dont le rythme est martial et dont le motif devient le principal de l'opéra.

La romance de Mme Lauters, simple, touchante, d'un style exquis;

Le trio entre Mlle Bourgeois, MM. Prilleux et Grignon, un des meilleurs morceaux de l'ouvrage et des moins bien appréciés par le public.

Le duo entre M. Dulaurens et Mme Lauters, où se trouve une délicieuse phrase mélodique sur ces mots: « A la cour. »

Puis le chœur final avec la reprise de l'air militaire de Mlle Girard.

Il y a beaucoup de musique dans ce premier acte, un peu trop peut-être. Néanmoins, c'est l'acte le plus saillant de la partition.

Le chœur des dames de la cour, qui ouvre le deuxième acte, est parfaitement écrit. Quand au grand air de Mme Lauters, il m'a semblé d'une bonne facture, mais assez semblable aux morceaux du même genre, très difficiles à rendre nouveaux, du reste, et qu'on pourrait appeler les *airs obligés*. On ne trouve pas tous les jours un grand air comme celui du *Pré aux Clercs*.

Mme Lauters chante admirablement l'air *obligé* que M. Gevaert a écrit pour elle. Quelle voix incomparable! Si Mme Lauters voulait travailler, elle serait sans comparaison aucune, la première cantatrice de l'Europe.

Au moment où le roi parle de son palais comme de « l'asile du calme et de la vertu » on entend un bruyant chœur de chasseurs. M. Gevaert ne s'est pas inquiété de la fausseté de la situation, et il a bien fait, car ce chœur est charmant et d'une harmonie habilement travaillée. Je citerai encore les couplets de M. Prilleux, nommé capitaine des chiens du roi. L'accompagnement imitatif renferme un *tuyau* plein d'entrain et d'originalité. Dans le final de cet acte, M. Gevaert a beaucoup cherché l'effet et l'a trouvé quelquefois.

J'arrive au troisième acte.

La scène inconvenante que j'ai signalée tout à l'heure entre le colonel et Thérèse, a fourni à Gevaert l'occasion d'écrire un excellent duo au point de vue scénique, c'est-à-dire un duo d'action. Cela est bien coupé, vif, spirituel, galant.

Il y a encore une romance lamentable de Mme Lauters, puis un quatuor entre MM. Dulaurens, Legrand, Grignon et Mlle Girard. Ce quatuor a de la prétention à l'ampleur dramatique; mais la scène de duel qu'il renferme est si ridicule, que cette fois le compositeur a été vaincu par les librettistes. Honneur au courage malheureux!

Je n'insiste pas sur le ballet, quoiqu'il renferme un air national authentique rapporté d'Espagne par M. Gevaert, air ravissant et merveilleusement encadré par les

broderies de l'orchestre.

Telle est la revue sommaire de cette partition, qui maintient M. Gevaert au rang honorable qu'il occupe parmi nos jeunes compositeurs. M. Gevaert est d'une habileté, je dirais presque d'une rouerie extraordinaire pour un musicien qui n'a guère plus de vingt-cinq ans. Il joue de l'orchestre avec autant de sûreté que Meyerbeer. Mais déjà il semble se préoccuper beaucoup trop de l'effet à produire sur le public. C'est un danger que je lui signale. En s'asservissant au goût peu éclairé des masses on peut avoir de grands succès, gagner de l'argent, mais on risque de perdre son originalité. Pour ce qui est de la science orchestrale, des mystères de l'harmonie, M. Gevaert est passé maître, M. Gevaert est initié. Mais qu'il n'oublie pas cette belle muse qu'on appelle la mélodie, et qui a été la fée souriante et attendrie de son berceau d'artiste.

Jusqu'ici M. Gevaert, comme musicien, a plus de tête que de cœur; il ne semble pas sincèrement ému de sa propre chanson. Il a la fougue, l'enthousiasme la vigueur; il lui manque la pensée profonde, fruit des longues méditations et souvent de la souffrance. Il est vrai que jusqu'ici M. Gevaert a été un artiste heureux; tout lui a souri, l'inspiration et le succès. Au premier doute, à la première larme, j'ai idée que ce jeune homme aura du génie.

Mme Lauters a une belle voix, encore une belle voix, et toujours une belle voix. Il n'y a rien à ajouter à cela. M. Prilleux, dans le rôle de Pablo, se montre comédien très franc et très amusant.

L'orchestre, conduit par M. Deloffre, un chef plein de jeunesse, d'ardeur et de science, est bon, quoique inexpérimenté. Quant à la façon dont la pièce est montée, c'est absolument comme si M. Perrin était toujours directeur du Théâtre-Lyrique. En jouant les *Lavandières de Santarem*, M. Pellegrin, le nouveau directeur, acceptait un héritage, et sous le rapport musical, ce n'était pas là un héritage à dédaigner. M. Pellegrin, ancien directeur de nos principales villes, encore dernièrement directeur des théâtres des camps de Sa Majesté, est un homme pratique, entouré de nombreuses sympathies. Espérons donc qu'il saura mener à bien sa difficile entreprise.

LA PATRIE, 5 novembre 1855, pp. 1-2.

Journal Title: LA PATRIE
Journal Subtitle:
Day of Week: Monday
Calendar Date: 5 Nov 1855
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year: 15
Series:
Issue: 308
Livraison:
Pagination: 1-2
Title of Article: Feuilleton de la Patrie 5 Novembre –Théâtres
Subtitle of Article: Théâtre Lyrique: Les *Lavandières de Santarem*,
opéra-comique en trois actes, paroles de MM.
Dennerly et Grange, musique de M. Gevaert.
Signature:— Jules de Prémaray
Pseudonym —:
Author: —
Layout: Feuilleton
Cross-reference: